Louis XV, et l'étrangeté délicate et légère de la jeune fille aux draperies japonaises. Hormis ces portraits et quelques autres peut-être, je ne vois plus à signaler un peu hautement, parmi les vivants, que M. Roll. Encore cet artiste ne me paraît-il pas en progrès depuis sa dramatique *Inondation de Toulouse*, qui date de douze ans. Il y a dans cette grande toile des incorrections et du tapage (M. Roll est de Toulouse), mais l'inspiration en est franche, et l'émotion du peintre, évidemment sincère, y est exprimée avec une éloquence qui la rend contagieuse. Il semble que, depuis, les lauriers de Bastien-Lepage ont troublé le sommeil de l'auteur ; mal conseillé par la critique, il a versé, lui aussi, sous prétexte de *pleinairisme*, dans les feuillages paradoxaux et dans les verdure confuses et délayées. Même son *Etude (Femme et Taureau)*, qui a été l'une des maîtresses-œuvres du Salon de 1885, est une peinture mince, au regard de l'*Inondation*. L'*Inondation* occupait d'ailleurs une place d'honneur à l'Exposition ; elle figurait sous le dôme, et j'en ai conclu que mon sentiment avait été celui des organisateurs.

Qu'ai-je vu encore ? J'ai vu les fameux tableaux de M. Munckaczy, le *Christ devant Pilate* et le *Golgotha*, qui ne m'ont point paru, à beaucoup près, justifier l'engouement dont ils ont été et dont ils sont encore l'objet. Il m'a été impossible de ne pas demeurer froid en face du *Christ devant Pilate*, mais froid à m'en étonner moi-même. Ce Christ n'a d'abord rien de divin. A côté de moi, de braves gens du peuple ne le reconnaissent pas, et ils avaient raison, car le dédain irrité du personnage de M. Munckaczy est précisément le contraire des sentiments que Jésus-Christ a témoignés à son juge. Une telle inexactitude est sans doute la première raison pour laquelle cette grande page si tra-